



UNE
FEMME
DU
MONDE

DOMINO FILMS
présente

LAURE CALAMY

UNE
FEMME
DU
MONDE

Un film de CÉCILE DUCROCQ

DURÉE 1h37

Matériel presse téléchargeable sur www.tandemfilms.fr

DISTRIBUTION

TANDEM

98 rue du Faubourg Poissonnière 75010 Paris
bonjour@tandemfilms.fr



PRESSE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA

Alexis Delage-Toriel & Gustave Shaïmi
adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr
gshaimi@lepublicsystemecinema.fr

ENTRETIEN AVEC CÉCILE DUCROCQ

D'où est né le désir de vous intéresser à nouveau à un personnage de prostituée ? Pré-existait-il dès LA CONTRE-ALLÉE votre court-métrage ?

Un personnage est né avec ce court et je sentais que je ne l'avais pas poussé jusqu'au bout. J'avais encore des choses à dire, envie aussi de l'emmener ailleurs, de le sortir du périmètre où je l'avais enfermé. Je voulais lui donner du souffle, faire de cette femme une héroïne. Et, puis, j'avais envie de travailler de nouveau avec Laure. Avec cette image en tête : Laure dans un imperméable doré qui traverse la ville, prend sa voiture, cherche des clients, cherche de l'argent, cherche son fils.

Aviez-vous croisé ce type de femme ?

Je me suis inspirée d'une prostituée rencontrée avec Laure pour mon court métrage, Marie-France. Elle travaille rue Saint-Denis à Paris, avec une photo de son fils accrochée au-dessus de son lit. Cette image m'a choquée. « Ben oui, j'ai un fils », m'a-t-elle dit. Je me suis sentie bête. Et immédiatement je me suis demandée : comment élever un enfant quand on fait ce métier ? Marie-France m'a expliqué le plus naturellement du monde qu'à peu de choses près, elle faisait comme tout le monde. Même si elle a dû le confier à un moment parce qu'elle ne pouvait pas travailler et le garder chez elle.

Ce que Marie, le personnage qu'interprète Laure Calamy, a dû se résoudre à faire elle aussi. C'est du moins ce que l'on peut imaginer lorsqu'Adrien et elle rendent visite à ce couple âgé à la campagne.

Oui, c'est la famille qui a accueilli Adrien quand il était petit. C'est un moment heureux pour lui. Presque un cliché : il y a le chien, la ferme, le ruisseau, la campagne, ce pourrait être ses grands-parents. Ça illustre aussi la capacité de Marie à trouver le meilleur pour son fils. Malgré l'arrachement de devoir placer son enfant, ces gens sont bien, ils lui ont offert un cadre plus adéquat que s'il était resté collé à elle en ville.

Et renvoie aussi à une image plus classique de l'histoire de la prostitution...

Oui, tout à coup, on se trouve propulsé au XIX^{ème} siècle, lorsque ces femmes devaient mettre leurs enfants en nourrice à la campagne. C'est important pour moi de rattacher Marie à une lignée de femmes avant elle.

Même si elle a dû en passer par là, Marie n'est pas une victime. Elle aime son métier.

En tout cas, elle le défend comme beaucoup de travailleuses du sexe qui disent : « Ce n'est pas le plus beau métier du monde mais c'est celui que j'ai choisi, je ne veux pas qu'on m'aide à en sortir. Laissez-moi tranquille ».

Bien sûr, il faut distinguer les travailleuses du sexe, consentantes, et les filles prisonnières des réseaux qui sont asservies à des proxénètes. Je ne dis pas que c'est un métier facile, comme les autres. Mais le discours ambiant veut que, même si elles affirment être consentantes, elles ne le sont pas. Or, je ne vois pas pourquoi on leur retirerait leur libre arbitre. Si elles affirment être consentantes et qu'elles n'ont pas un revolver sur la tempe, qui sommes-nous pour les contredire ? Quand on dit non, c'est non. Et les prostituées ajoutent : quand on dit oui, c'est oui !

Marie est une femme libre malgré ses difficultés financières. C'est une femme qui refuse le déterminisme social qui voudrait que, puisque son fils vient d'être renvoyé de son BTS de cuisine et qu'elle n'a pas d'argent, il ne peut pas choisir son avenir. Ça, elle ne peut pas le concevoir. Alors elle se bat. Avec ses armes.

De bien faibles armes de parent dans lesquelles chacun peut se reconnaître : secouer son enfant pour qu'il se lève, l'entraîner à un oral, l'exhorter à croire en lui. Il y a, chez Marie, un côté universel.

Oui, son histoire doit pouvoir parler à tout le monde. Je veux qu'on puisse entrer en résonance avec elle, s'identifier à ses difficultés et l'entendre lorsqu'elle dit : « Foutez-moi la paix, j'existe et je veux aider mon fils ! ». J'ai à cœur qu'on ne la regarde pas comme un cas particulier.

Son cas sort malgré tout de l'ordinaire : tout le monde ne fait pas appel à un travesti pour aider son enfant à préparer un concours.

Marie se débrouille pour trouver les gens qu'il faut pour l'aider. Le garçon est travesti mais il est d'abord avocat. Et elle a fait le bon choix puisque, grâce à lui, son fils réussit enfin à formuler sa passion pour la cuisine. Je voulais qu'il y ait un peu d'humour dans cet échange : qu'Adrien commence par refuser de parler avec lui et que Marie soit obligée de demander à son ami de s'habiller en homme. L'intervention de ce personnage permet aussi de faire sauter un verrou dans la tête d'Adrien. Il ne regardera plus les travestis de la même façon. Un préjugé est tombé.

Le banquier auquel elle sollicite un prêt ne la voit pas lui non plus comme une cliente lambda...

Comment une prostituée fait-elle pour obtenir un prêt ? Pour écrire ce passage, je suis allée voir mon banquier en lui expliquant que j'écrivais un scénario. Quand je lui ai annoncé que mon personnage était une prostituée, j'ai senti qu'il avalait sa salive. « Pas de problème », m'a-t-il dit. En même temps, je voyais bien que, si, il y avait un problème. Il y a beaucoup d'hypocrisie dans nos sociétés : les prostituées paient des impôts mais n'ont pas de droits sociaux – elles disposent juste de la couverture universelle. Elles ne peuvent pas prétendre à un prêt puisqu'elles n'ont ni fixe ni fiche de paie. La loi les autorise à travailler mais on pénalise le client. Tout cela est quand même incohérent.

Pour obtenir l'argent dont elle a absolument besoin, Marie doit finalement se résoudre à aller travailler dans un bordel en Allemagne...

Cela montre jusqu'où elle est prête à aller pour son enfant. Ce bordel représente tout ce qu'elle a toujours refusé. Tout d'un coup, et bien que la maquerelle lui dise le contraire, elle perd son indépendance. Même si elle n'a pas à reverser un pourcentage sur ce qu'elle gagne, le droit d'entrée qui correspond à un loyer est tellement cher qu'il faut énormément travailler pour obtenir une rémunération correcte. C'est comme un coursier Uber qui doit amasser les courses pour s'en sortir.

L'âge joue aussi un rôle important : Marie se trouve en concurrence avec des filles plus jeunes, notamment Sofia (Melissa Guers) qui, du haut de ses vingt ans, est prête à tout. Au bordel, les filles sont rivales et solidaires en même temps.

Un des passages les plus durs du film est celui où Adrien se rend au bordel pour voir sa mère. Que peut-il penser à ce moment-là ? C'est le point de bascule qui lui fait trouver du travail ? Vous restez très allusive.

Parce que je reste toujours dans le point de vue de Marie, jamais dans celui du fils. Il la questionne sur son métier. Et elle lui répond comme le fait une mère : « T'inquiète, je fais ce que je veux. Et ce n'est pas parce que je suis prostituée que toi, tu ne vas pas te lever le matin et que tu vas faire des conneries. »

Sauf qu'elle ne voit pas qu'elle fait fausse route et que, pendant ce temps, Adrien est en train de se frayer son propre chemin. Elle est tellement têtue, tellement tendue vers son but qu'elle s'épuise et en arrive à faire n'importe quoi. La raison voudrait qu'elle abandonne et cherche une autre voie mais non. Il trouve un petit job ? Elle pense juste que cela sera une petite somme

à rajouter à celle qu'elle-même amasse. C'est pour cela que lorsqu'elle se rend sur la péniche, à la fin, elle est presque étonnée de découvrir qu'il a réussi – différemment – à devenir cuisinier. Elle n'est pas parvenue à réunir la somme nécessaire à son entrée dans l'école mais elle lui a communiqué sa force. Elle se trompait de combat mais en se battant elle a réussi à transmettre sa force à son fils.

Malgré ces moments terribles, où l'on peut lire le découragement de l'héroïne, le film s'accroche constamment à un quotidien presque terre à terre – des dialogues courts, des scènes vidées de leur contexte sulfureux...

J'ai besoin de concret, de réalisme, de la simplicité de la réalité. Ce sont des points d'ancrage très importants pour moi. Mais l'ultra réalisme peut vite m'ennuyer aussi, j'ai aussi envie d'envolées. C'est pour cela que je mets cet imperméable doré à Laure qu'elle ne quitte jamais, quelles que soient les circonstances, ou que, tout à coup, elle va racketter son client à la fin. Elle a perdu son discernement, c'est l'énergie du désespoir. Je voulais montrer jusqu'où elle était prête à aller.

Vous n'insistez pas sur les scènes de passe.

C'était un dosage à trouver. J'avais par exemple très envie de montrer comment les choses se déroulent lorsqu'une prostituée reçoit un client. Et je trouvais important que cette scène introduise le film : on entre tout de suite dans le quotidien de Marie. C'est une scène crue que je ne veux surtout pas cacher. Comme beaucoup de prostituées, Marie a un vrai pouvoir sur les hommes. Je lui avais dit : « Fais comme si tu étais un médecin. Tu dis au monsieur de se déshabiller, tu lui demandes ce qu'il veut mais c'est toi qui mène la danse en fait. »

En revanche, il n'était pas question que les scènes de sexe deviennent répétitives et que l'on s'y enterre ; ce n'était pas le sujet. Il y en a juste une, très courte mais assez violente, avec le Moldave dans le bordel. Elle a d'ailleurs prêté à de multiples interprétations lors de quelques projections tests – insoutenable pour certains, soft pour d'autres. En la matière, le curseur est très personnel.

Il n'est jamais question d'amour dans le film.

Non. On ne sait pas avec qui Marie a été, ce qu'elle a fait, elle n'a aucun désir charnel. Son seul amour, c'est son fils.

D'où est né votre intérêt pour les prostituées ?

Du livre de Laure Adler sur les maisons closes que j'ai lu lorsque je faisais mes études d'Histoire. J'ai été marquée par ce qu'elle raconte de ces

femmes à la fois soumises et maîtresses du jeu ; libres. J'ai toujours trouvé ce paradoxe intéressant. Par la suite, j'en ai rencontrées et j'ai continué d'éprouver de l'admiration à leur égard. Ce sont des femmes fortes, belles, drôles, incroyablement débrouillardes et qui ont une connaissance extraordinaire des hommes et de la société – à cet égard, ce que Grisélidis Réal a écrit dans ses livres est passionnant. Tout cela a infusé et m'a conduit à écrire ces deux histoires.

On connaît les fantasmes des hommes sur les prostituées. On se pose moins de questions sur ceux des femmes...

Pour une femme, la prostituée n'est pas tout de suite un fantasme. Le regard est de femme à femme. C'est pourquoi, pour moi, Marie est un personnage avant une fonction ou un métier.

Comment expliquez-vous que le regard sur une prostituée de rue indépendante soit aussi loin de la représentation qui est donnée d'une call girl, par exemple ?

Les call girls appartiennent au domaine du fantasme, du luxe, du glamour. Elles existent presque uniquement à travers le regard des hommes et c'est encore plus frappant au cinéma. Beaucoup de réalisateurs, Paul Verhoeven par exemple, aiment les filmer. L'autre pendant, c'est le misérabilisme de la fille sur le trottoir. A chaque fois que le cinéma s'est intéressé aux prostituées c'est pour montrer comment elles cherchent à s'en sortir. Mais moi, je voulais justement montrer ces travailleuses du sexe indépendantes qui revendiquent ne pas être des victimes et qui sont trop peu représentées. L'enjeu de Marie, ce n'est pas de sortir de la prostitution mais d'offrir à son fils un avenir. C'est pour ça qu'à la dernière image du film, elle retourne sur le trottoir mais ce n'est pas un échec.



Retravailler avec Laure Calamy était, dites-vous, un des moteurs du film.

Même si elle a un incroyable talent comique, Laure a une dimension tragique qui me touche. La première fois que je l'ai vue, c'était au théâtre, dans un rôle très fort. Sans verser dans un côté trop glamour, j'avais envie qu'elle soit belle, avec sa cascade de cheveux, sa robe rouge, ce fameux imper doré... Et je voulais qu'elle se mette en scène, comme le font les prostituées. Elles mènent le jeu : ce sont elles qui décident d'être dans la séduction, porter des bas résille, des tenues... Et Laure sait très bien faire ça.

Vous évoquez des références. Lesquelles aviez-vous ? Avez-vous demandé à Laure de voir certains films ?

Beaucoup de cinéastes m'ont donné envie de faire ce métier mais je ne dirai pas qu'ils m'ont aidée sur ce projet en particulier. J'ai évidemment visionné des œuvres avec des personnages de prostituées forts – c'est presque une catégorie en soi dans l'histoire du cinéma : « Les Nuits de Cabiria » de Fellini, « Mamma Roma » de Pasolini, des films de Fassbinder... Quant à Laure, elle a une culture cinématographique hallucinante, elle a tout vu.

Quelles indications de jeu lui aviez-vous données ?

Ce ne sont pas des indications, plus un dialogue. Elle a plein de propositions, on a beaucoup parlé. Elle est très drôle, elle va toujours chercher le truc marrant, un registre dans lequel elle est très à l'aise. Et ça tombe bien parce que les prostituées – celles que j'ai rencontrées en tout cas – ont énormément d'humour. Bref, je la voulais tragi-comique.

Parlez-nous du choix de Nissim Renard qui joue Adrien, le fils.

Nous avons effectué le casting à la fin du premier confinement alors que les écoles et les lycées étaient encore fermés. Elsa Pharaon, la directrice de casting, a dû recourir à un envoi massif d'annonces. Sur les cinq cent réponses que nous avons reçues, Nissim s'est imposé. Il avait la grâce, un jeu naturel, une cinégénie dingue et il jouait merveilleusement l'émotion et la colère. Il a commencé à tourner dans des courts-métrages à quatre ans en Belgique, il en a dix-sept aujourd'hui.

Comment avez-vous travaillé en amont avec les comédiens ?

J'aurais aimé que Laure et Nissim puissent passer du temps ensemble – la Covid a, hélas, rendu la chose impossible – mais Laure et Nissim ont heureusement tout de suite trouvé leur mode de fonctionnement. J'ai été plus chanceuse pour préparer les comédiennes qui tournent dans le bordel. J'ai pris du temps avec elles de sorte de créer un groupe. Nous avons pris des cours de pole dance ensemble, je leur ai demandé d'apporter de petites choses personnelles sur le décor – des photos, des trucs à manger – comme

le font les vraies prostituées. Je tenais à ce qu'elles aient des physiques très différents, certaines plus grosses, certaines plus minces, un peu comme ces corps de femmes que l'on découvre à la plage avec toute cette variété de morphologies. Et qu'elles soient toutes belles.

C'est Noé Bach qui éclaire le film. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

La préparation soulevait beaucoup de questions : il s'agissait évidemment d'avoir une belle lumière mais sans tomber dans le glamour. Comment, par exemple, créer une rupture entre les scènes dans le bordel, très éclairées, très roses, et celles, très crues, où l'on voit les prostituées siroter leur Red Bull en peignoir dans la salle de repos à la lumière de néons particulièrement agressifs ? Comment passer de cette ambiance à celle, encore plus lugubre, du parking où Marie vient se réfugier dans sa voiture ? Comment également donner une dimension polar au film ? Marie est quand même une femme qui cherche de l'argent. Et puis s'ajoutait un impératif de ma part : je ne voulais pas d'installations lourdes. J'ai horreur de ça. Ma porte d'entrée, c'est d'abord le travail avec les comédiens.

Quel genre de directrice d'acteurs êtes-vous ?

J'aime que mes comédiens se sentent libres, qu'ils puissent s'exprimer. Ils passent beaucoup de temps à attendre sur le plateau. Ils ont droit à un temps de mise en scène.

Je fais six ou sept prises en moyenne. Sur UNE FEMME DU MONDE, je demandais souvent aux acteurs, et plus particulièrement à Laure, de jouer une version comique et une version tragique. J'aime avoir de la matière. Cela me permet ensuite de pouvoir jongler entre réalisme, romanesque, envolées... Avec Laure, c'est génial : elle a dix-mille propositions à la minute, elle trouve toujours des petits trucs, des gestes qu'elle rajoute...

Vous dites avoir beaucoup tourné. Le montage a-t-il été un moment difficile ?

J'ai eu la chance de travailler avec Sophie Reine qui est formidable. Nous avons choisi les prises ensemble, beaucoup parlé du film mais je n'ai pas véritablement mis les mains dans le cambouis. On a beaucoup coupé sans que ce soit douloureux. J'ai adoré ce moment.

Diriez-vous que le sujet du film reste tabou ?

Sans aucun doute. J'étais naïve, je n'imaginai pas qu'évoquer une prostituée pourrait avoir un impact négatif sur la faisabilité du film, ni qu'on le ramènerait quasi systématiquement à ce seul personnage alors que c'est d'abord l'histoire d'une femme qui s'occupe de son fils. J'en remercie d'autant plus vivement mes producteurs, Stéphanie Bermann et Alexis Dulguerian.

ENTRETIEN AVEC LAURE CALAMY

Sept ans après LA CONTRE-ALLÉE, vous retrouvez Cécile Ducrocq pour son premier long-métrage.

C'est un projet que nous portons ensemble depuis longtemps. Je l'attendais avec une impatience folle. J'y ai mis tout mon désir.

C'est à nouveau un personnage de prostituée. Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario ?

A partir du moment où Marie, mon personnage, a un fils, la problématique autour des prostituées, telle qu'elle était traitée dans le court métrage, n'était plus le sujet principal : cela devenait un des sujets. J'ai tout de suite fait le deuil de l'histoire précédente. Ce qui importait, c'était le parcours de cette femme qui se bat pour que son garçon s'en sorte – une mère qui élève seule son enfant, avec des difficultés communes à tous ceux qui exercent aujourd'hui des métiers massacrés par la mondialisation. Détérioration des conditions de travail, rémunérations cassées, avenir bouché : la prostitution traverse les mêmes affres. Dans ce contexte, la situation de Marie rejoint celles de pas mal de gens. Elle prend une dimension universelle.

Au départ, pourtant, Marie ne se voit pas tout à fait comme une victime. Même si elle doit faire face à la concurrence, elle se bat pour la reconnaissance de ses droits, milite dans une association...

C'est une lionne, avec une incroyable force de vie. Elle ne s'est pas laissée faire par le destin : elle pratique son métier comme elle le veut, sans rien demander à personne. Elle gagne sa vie, moins bien qu'avant puisqu'il y a désormais la concurrence des réseaux et qu'elle prend de l'âge. Mais toute fragilisée qu'elle soit, elle se sent portée par l'association qu'elle et les autres prostituées indépendantes ont formée. C'est beau, d'ailleurs, cette entraide.

On a le sentiment que cette femme n'a pas de faille : quels que soient les obstacles qui se présentent, comme le renvoi de son fils du lycée, elle réagit aussitôt, envoie paître la conseillère d'orientation scolaire, trouve la parade en l'inscrivant au concours d'entrée d'une école prestigieuse. C'est comme si elle ne connaissait pas le doute.

C'est sûrement plus compliqué, on ne connaît pas son passé, ni les problèmes qu'elle peut rencontrer avec son fils – ça ne doit pas être facile d'avoir une mère qui fait ce métier et elle en est consciente. Mais Marie est obnubilée par deux choses : le tirer à tout prix vers le haut, et préserver sa liberté. A un moment donné, son fils prend le dessus et elle est provisoirement prête à

sacrifier son indépendance. Mais toujours à sa manière : sans reculer, jamais. Elle est cuirassée comme ça. Va-t-elle parvenir à réunir l'argent ? Impossible de ne pas éprouver de l'empathie pour elle, de ne pas vibrer avec elle...

Marie est d'un naturel confondant : avec son fils, ses clients, la secrétaire de l'école, son banquier...

Elle est cash. En même temps, elle n'est jamais complètement dessinée. J'aime ce genre de personnages, un peu bruts, avec leurs ambivalences et leurs ambiguïtés. Tout n'est pas complètement net chez Marie. Elle est capable de se servir des gens si cela peut aider ses affaires, sécher l'association si un truc plus intéressant l'occupe, voler bien qu'elle ait des scrupules. C'est un bulldozer. Et c'est ce qui m'intéresse dans ce film : il montre combien il est difficile pour un être humain de vivre sans remettre constamment ses principes en question.

Beaucoup de choses renvoient Marie à son statut. La famille d'accueil de son fils lui conseille de changer de métier, le refus d'un prêt par le banquier...

C'est vrai, mais au fond, on la suit dans des situations communes à beaucoup de femmes menant une vie indépendante et ça, ça me plaît énormément. Ce sont les autres qui ont un problème avec son métier et qui fantasment sur sa condition de prostituée en la stigmatisant. Je trouve que Marie leur tient tête avec beaucoup de panache.

La prostitution est un sujet qui vous intéresse depuis longtemps.

Je me suis passionnée il y a maintenant pas mal d'années pour les écrits de Grisélidis Réal, cette prostituée suisse, peintre et révolutionnaire, dont le livre le plus connu est « Le carnet de bal ». Elle y avait noté ses réflexions sur ses clients, ce qu'ils aimaient, ce qu'ils n'aimaient pas, des observations assez drôles sur chacun. Grisélidis considérait – comme beaucoup de prostituées indépendantes qui exercent ce métier librement – qu'elle soignait certains de ces hommes. C'était, bien sûr, un moyen de gagner sa vie mais cela allait au-delà.

La première scène du film, dans laquelle Marie écrit un commentaire sur son client, est d'ailleurs un hommage à Grisélidis Réal et à son fameux « carnet de bal ».

A l'instar de Grisélidis Réal, Marie semble épanouie dans son métier.

A condition bien sûr de ne pas être victime d'un réseau ou d'un mac, une femme peut se réaliser dans la prostitution, tout dépend du rapport qu'elle entretient avec son corps. Contrairement aux abolitionnistes, je suis convaincue qu'une femme peut en disposer comme le veut. Il lui appartient. Si elle souhaite gagner sa vie avec, je le comprends. Dans les années soixante-dix, les mouvements révolutionnaires des prostituées revendiquaient déjà ce droit. « Fichez-nous la paix » disaient-elles. « Et donnez-nous la sécurité sociale parce qu'on paie nos impôts comme tout le monde ! » Pourquoi n'auraient-elles pas droit aux mêmes choses que les autres ? Pourquoi les punir, elles ou leurs clients ? Quel que soit leur passé, c'est un choix qu'elles ont fait ; et ne pas le leur laisser, c'est les infantiliser.

En dehors des scènes du bordel où, pour gagner davantage, Marie accepte de perdre son indépendance et se voit confrontée à un homme violent, elle entretient en effet des rapports très humains avec sa clientèle.

Cela me fait penser aux récits que Virginie Despentes fait de son passé de prostituée, quand elle raconte son étonnement d'avoir perçu une certaine vulnérabilité, une sorte de tendresse, voire de la reconnaissance chez ses clients. Bien sûr qu'il y a des tordus et des pervers, bien sûr que ce métier peut être dangereux et qu'il y a des femmes qui en sortent traumatisées. Mais on peut dire ça de beaucoup d'autres professions. Dans « King Kong Théorie », Virginie Despentes écrit qu'on pourrait trouver l'équivalent de ces mauvais traitements dans plein d'autres métiers. Bosser dans une usine, décharger des caisses dans un supermarché ou courir la montre pour remplir des colis chez Amazon n'est pas plus enviable. Les corps sont aussi malmenés, et en plus, pour des salaires de misère.

On en revient aux ravages du capitalisme qui frappe toute une partie de la population.

Que penser de l'attitude d'Adrien, son fils ?

Il a l'égoïsme de son âge et, surtout, il n'a pas demandé à sa mère de faire tous ces sacrifices. Il essaie bien de lui faire comprendre qu'elle n'a pas à se mettre en danger comme elle le fait mais elle ne l'entend pas. Marie ne réalise même pas, alors qu'elle est en train de s'enfoncer, que lui est en train d'aller mieux. Il a trouvé le moyen d'accéder à ses rêves sans avoir à rallier cette école prestigieuse qu'elle veut à tout prix lui payer. Elle lui a au moins transmis son mantra : tout est possible...

Quel effet cela fait-il de réendosser, des années après, le même type de personnage avec la même réalisatrice ?

C'était il y a longtemps, donc c'était différent. Je viens du théâtre et déteste cette expression « rentrer dans la peau du personnage ». C'est tout le contraire qui se passe : c'est le personnage qui rentre dans votre peau. Lisette, que j'ai interprétée dans « Les jeux de l'amour et du hasard » de Marivaux, a été jouée par quarante mille autres comédiennes avant moi. Simplement, un jour, elle a pris mon apparence et je l'ai nourrie de ce que je suis. Jouer un personnage est toujours un aller et retour entre soi et un autre, imaginaire. Ce n'est jamais rigide.

J'avais évidemment quelques souvenirs de LA CONTRE-ALLÉE une pré-compréhension du personnage et un pré-imaginaire fort. J'avais des sensations, des fantasmes, et j'étais d'autant plus impatiente de me plonger dans la réalité du tournage. Parce qu'alors, tout change : c'est en se confrontant à un personnage au jour le jour qu'on le comprend. Avant d'arriver sur le plateau, je ne savais pas, par exemple, ce que donnerait la relation de Marie avec son fils. Elle prend toute sa complexité dans la rencontre avec l'autre.



Justement, parlez-nous de la rencontre avec Nissim ?

On ne s'est pas vus tant que ça, on a fait des essais et on s'est retrouvés sur le plateau. C'est quelqu'un de formidable, Nissim. Il n'a que dix-sept ans mais a déjà une grande maturité d'acteur, une grande virtuosité. Derrière un physique assez fragile, il a une incroyable ténacité.

Vous dites souvent que la nudité ne vous gêne pas.

Ce n'est pas un problème pour moi. Pourquoi me gênerait-elle du moment qu'elle raconte quelque chose ? C'est intéressant, la nudité ; c'est raconter l'humain dans sa simplicité, son universalité, son intemporalité. Jeunes, vieux, beaux, laids, tous les corps sont beaux à mes yeux. Ils dégagent une puissance et une force que je trouve magnifiques. Pourtant, autant on n'a pas de problème à admirer un corps nu dans un tableau classique, autant on trouve dérangeant d'en voir au théâtre, par exemple. C'est moins vrai au cinéma.

Moi, je n'ai pas de pudeur à le montrer : je l'ai fait au théâtre, je le fais au cinéma. Je vois mon corps comme un instrument, un champ de bataille. Il est aussi fort que ma pensée.

Vous semblez beaucoup compter sur le moment du tournage pour incarner vos rôles. Cela veut-il dire que vous vous préparez peu en amont ?

Je les prépare, bien sûr, et d'autant plus si le rôle nécessite quelque chose de singulier. Je me documente. Par exemple, j'ai beaucoup lu sur le syndicalisme avant de tourner NOS BATAILLES de Guillaume Senez. Je savais que nous allions devoir improviser nos dialogues, et même si le film traitait davantage de la vie intime des personnages, je ne pouvais pas être prise au dépourvu. Et j'aurais sans doute lu des choses sur les prostituées si je n'avais pas été déjà habitée depuis longtemps par ce milieu. Mais parfois, c'est bien aussi d'être dans le non-savoir. En matière de préparation, tout dépend de ce que traverse le personnage.

Et puis il y a le texte, bien sûr. L'apprendre est aussi une manière de préparer la pensée du personnage. Mais le plus important pour moi, et le plus difficile, est de supporter l'attente – se dire qu'on va arriver en essayant de ne pas savoir ce qui va se produire. Qu'est-ce qu'on peut préparer ? A la fois beaucoup de choses et rien : l'angoisse est là et fait aussi partie de ma préparation. Attendre et m'angoisser. Je sais que tout se passe au tournage.

On ne vous imagine pas angoissée.

Je peux me mettre dans de tels états que je me sens délivrée quand le film commence. Comme beaucoup, je porte un regard très sévère sur mon travail. Saurai-je être au bon endroit ? Est-ce que je ne vais pas être médiocre ? On sait qu'on doit creuser telle et telle piste mais aussi que le tournage va nous entraîner ailleurs.

Le costume vous aide-t-il ?

Il est primordial, comme la coiffure et le maquillage. Parfois, c'est intéressant aussi de ne pas trop le travailler justement : derrière une apparente banalité, on découvre des choses qu'on n'avait pas soupçonnées.

Quels souvenirs gardez-vous de ce deuxième tournage avec Cécile Ducrocq ?

Mon angoisse était forcément atténuée par la relation que nous avions. J'arrivais plus confiante et, même lorsque nous avions des doutes, notre amitié a fait que nous avons pu les partager ensemble. Cécile et moi avons en commun d'aimer chercher des versions très différentes de prises en prises. On aime explorer mes situations jusqu'au bout. Malgré le plan de travail, très serré, et des journées énormes, elle ne s'est jamais laissée déborder par les difficultés techniques. Le bonheur du jeu est toujours resté intact. Elle réalisait son premier long métrage et sa volonté et sa ténacité m'ont beaucoup impressionnée. Cécile, c'est un bulldozer, comme Marie.

LISTE ARTISTIQUE

LAURE CALAMY	Marie
NISSIM RENARD	Adrien
BÉATRICE FACQUER	Camille
ROMAIN BRAU	L'avocat
DIANA KORUDZHIYSKA	Tatiana
AMLAN LARCHER	Awa
VALENTINA PAPIĆ	Encarna
SAM LOUWYCK	Bruno
LEONARDA GUINZBURG	Greta
KIM HUMBRECHT	Joy
SARAH OUAZANA	Kate
MELISSA GUERS	Sofia
MAHIR FEKIH-SLIMANE	Ronan
MAXENCE TUAL	Martin

LISTE TECHNIQUE

Un film écrit et réalisé par
Produit par

CÉCILE DUCROCQ
STÉPHANIE BERMANN
ALEXIS DULGUERIAN

Montage
Directeur de la photographie
Musique Originale
1er Assistante Réalisatrice
Directrice de Production
Son

SOPHIE REINE
NOÉ BACH
JULIE ROUÉ
STÉPHANIE TÉCHENET
ISABELLE TILLOU
MARTIN SADOUX

Décors
Costumes
Directrice de Post-Production
Une production
En coproduction avec
Avec la participation de

RYM DEBBARH
VINCENT VERDOUX
CATHERINE COSME
ARIANE DAURAT
CLARA VINCIENTE
DOMINO FILMS
FRANCE 2 CINÉMA

Avec le soutien de

CANAL+
CINÉ+
FRANCE TÉLÉVISIONS
RÉGION GRAND EST
MULHOUSE ALSACE AGGLOMÉRATION
CNC

En partenariat avec le
En collaboration avec

BUREAU D'ACCUEIL DES TOURNAGES
DE L'AGENCE CULTURELLE GRAND EST
MISSION CINÉMA DE MULHOUSE ALSACE AGGLOMÉRATION

En association avec

CINÉMAGE 15
CINÉVENTURE 6
INDÉFILMS 9

Avec le soutien de l'
Ventes Internationales
Distribution France

ANGOA
CHARADES
TANDEM